

Agata Piromallo Gambardella

Violence télévisuelle, violence réelle
dans l'Italie du Sud

Violence télévisuelle, violence réelle dans l'Italie du Sud

Agata Piromallo Gambardella, professeur à l'Université de Salerne (Italie)

Cette recherche représente le suivi d'une précédente enquête : un questionnaire composé de trente-cinq questions soumis à huit cent soixante-treize mineurs (garçons et filles) de la région Campania (Italie), âgés de huit et quatorze ans, avait permis de relever leurs habitudes de consommation télévisuelle et les représentations sociales de la violence ¹. Dans cette deuxième phase de la recherche, l'équipe s'est proposée d'approfondir les modalités de jouissance télévisuelle des mineurs en utilisant la méthode du *focus group* ², auprès de quatre-vingt-quatre enfants et préadolescents ³, appartenant aux mêmes territoires (les villes de Naples, Salerne, Avellino) et aux mêmes milieux socioculturels que ceux de la recherche précédente. Les focus relatifs aux classes primaires ont concerné six enfants, et huit pour les focus relatifs aux élèves des collèges. Pour mieux impliquer les enfants qui ont pris part aux focus conduits dans les écoles primaires, on a pensé recourir à une technique de *focusing* ⁴, et notamment à la réalisation d'un dessin dans la phase initiale de la discussion de groupe. En plus des enfants et des adolescents, on a impliqué, aussi dans les discussions du groupe, quatre-vingt-quatre adultes, choisis parmi les parents et les enseignants des mineurs eux-mêmes, pour vérifier les différentes modalités de jugement sur la télévision et ses contenus violents.

La sélection de l'échantillon des mineurs a été effectuée d'après les objectifs cognitifs de la recherche : soit enquêter sur les modalités de la consommation télévisuelle et les formes de représentation de la violence réelle et télévisuelle auprès d'enfants et de préadolescents

appartenant à des milieux socioculturels différents, témoignant d'« éthiques locales » particulières. Tout cela étant fait sans prétendre bien sûr atteindre une possible généralisation des résultats, compte tenu de la méthodologie qualitative. Les unités d'analyse considérées ont été sélectionnées à l'intérieur de la classe III du collège et de la classe IV du primaire, selon un critère au hasard et presque toujours également réparti entre garçons et filles ⁵.

Pour mieux comprendre le vécu émotionnel des mineurs...

Les *focus* concernant les mineurs ⁶, menés d'après une grille de discussion précédemment élaborée, ont été dirigés par un modérateur toujours épaulé par un psychologue, chargé d'observer les dynamiques d'interaction des participants et leurs différentes formes de communication non verbale. Ces focus ont été conçus, conduits et réélaborés, de façon tout à fait innovante, par rapport au modèle traditionnel, dans le sens où les caractéristiques typiques de l'approche socio-anthropologique ont été conjuguées avec celles qui s'inspirent de la psychologie dynamique, dont la dramatisation est l'expression la plus significative.

Le noyau principal de l'expérience du *focus group* a consisté dans le récit d'une scène de télévision qui avait

Violence télévisuelle, violence réelle dans l'Italie du Sud

Agata Piromallo Gambardella

touché le groupe des mineurs et dans la dramatisation qui a suivi. On a mis ainsi le mineur en condition d'opérer un double procès de symbolisation de l'expérience télévisuelle, concernant souvent des épisodes de violence, soit à travers le niveau verbal/narratif, soit à travers le niveau moteur/mimétique ; les deux étant nécessaires aux fins d'une expression plus complète de son vécu émotionnel. Dans le passage du compte rendu d'une scène télévisuelle à sa dramatisation, puis à la phase ultérieure de commentaire verbal, on a remarqué une *évolution de la tonalité affective*, significativement intensifiée par l'interaction dynamique des composants du groupe : cette évolution est apparue particulièrement évidente lorsque la scène dramatisée présentait des éléments violents tant sur le plan formel, que sur celui des contenus. Dans le passage de la verbalisation à la dramatisation, puis à la verbalisation ultérieure, ou à la précédente mise en scène ou à la description d'épisodes violents observés dans la réalité, s'est opéré une sorte d'*alphabétisation émotionnelle*, qui a permis aux mineurs de mieux comprendre leurs émotions en activant, puis en s'appropriant consciemment, des codes verbaux et icono-narratifs. L'expérience de la dramatisation, précédée et suivie par des moments de verbalisation plus structurée, s'est donc révélée un important outil d'enquête. En fait, elle a créé une forte interaction entre les pairs qui, sur le plan psycho-dynamique, est apparue plus explicative que l'interview individuelle en profondeur, dernière phase prévue par le parcours méthodologique original. Pour approfondir ultérieurement l'analyse des modalités de consommation télévisuelle relatives à la représentation de la violence – selon qu'elle est liée à la fiction ou à la chronique d'événements réels – on a eu recours à des interviews individuelles en profondeur, faites par le psychologue auprès du quart des mineurs (un peu plus de 20), engagés dans le *focus group* et choisis selon un critère fortuit. Toutes ces interviews ne se sont pas révélées plus intéressantes que l'expérience du focus en ce qui concerne les vécus individuels des mineurs.

Les résultats les plus significatifs en fin de parcours, après cette dernière phase de l'enquête, sont les suivants : a) dans leurs descriptions des scènes de violence

vues à télévision, les mineurs ont fait référence surtout à des films, plutôt qu'à des événements de la chronique (12 sur 20) ; b) en ce qui concerne les scènes de violence auxquelles ils ont assisté, dans la réalité quotidienne, la moitié des enfants des primaires (classe IV) ont rapporté des épisodes où ils voient des enfants et des femmes jouant le rôle de victimes ; tandis que les préadolescents du collège (classe III) ont parlé de la violence dans l'école ou dans le groupe des pairs ; c) les enfants de la classe IV des primaires (y compris les filles) plus que les garçons de la classe III du collège ont déclaré recourir à la violence physique.

De la méthode comme processus d'auto-formation

Les interviews en profondeur représentent la dernière phase de la méthodologie d'enquête innovante définie comme méthode de « l'entonnoir » par l'équipe de recherche. On est parti, en fait, d'un *survey* [enquête, en anglais dans le texte], étendue à neuf cents enfants environ, pour arriver au fur et à mesure à des considérations conclusives à travers un portrait détaillé composé de trois moments : 1) *focus groups* conduits avec les mineurs ; 2) comparaison avec le monde adulte à travers l'analyse des focus conduits avec les parents et avec les enseignants de ces mêmes mineurs ; 3) *interviews en profondeur réalisées avec les mineurs*. Pour les enfants de la classe IV des primaires, on a prévu aussi un quatrième moment représenté par le dessin utilisé comme technique de *focusing*.

Expérimenter un nouveau modèle de focus représente en soi un résultat, non seulement parce que son application correcte permet la réalisation des objectifs attendus, mais aussi parce que son fonctionnement peut donner lieu à une série de dynamiques affectives et cognitives non prévues. La technique du focus, enrichie d'éléments psycho-dynamiques, a conduit en fait les participants à une extériorisation graduelle de leur propre vécu émotionnel, renforcée par la comparaison avec le groupe des pairs. Il s'agit d'un parcours méthodolo-

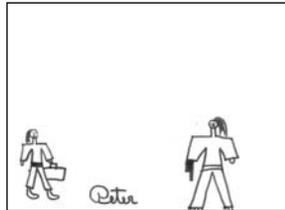
Agata Piromallo Gambardella

Violence télévisuelle, violence réelle dans l'Italie du Sud

gique qui, à certains égards, semble constituer un véritable « modèle d'auto-formation ».

Des enseignants et des parents trop alarmistes

Des focus conduits avec les parents et les enseignants, on peut déduire qu'à un adulte trop souvent alarmiste et enclin à diaboliser le médium télévisuel, s'oppose un mineur fortement alphabétisé aux codes télévisuels (de genre, esthétiques, linguistiques), très compétent, parfois conformiste et aux préférences bien précises. L'offre actuelle de la télévision a été critiquée par les adultes plutôt âprement, à cause de sa mauvaise qualité : trop de violence gratuite, connotations de l'information souvent marquée de scandales, avec des images trop dures



Dessins d'enfants

et spectacularisation d'événements dramatiques, vulgarité, bêtise, pornographie, faible adhésion à la réalité des modèles culturels proposés. Les adultes ont bien sûr reconnu la valeur informative de la télévision et n'ont pas nié son rôle de force socialisante. On a remarqué, chez les parents, une tendance à établir, avec le média télévisuel, un *double bind*, dans le sens où leur habitude d'exposition au flux télévisuel, bien que consolidée, a été, en même temps, l'objet de critiques, voire niée. On a pu vérifier cette même attitude dans leur relation avec leurs enfants : si d'un côté, les parents ont affirmé leur intention de vouloir les mettre en garde contre les risques éventuels d'une consommation aveugle, de l'autre, ils n'ont pas voulu les soustraire à un flux informatif qui implique, en même temps, une forme de connaissance. On a remarqué souvent, chez ces parents, une attitude de résignation et de renoncement à jouer, éventuellement, un rôle de médiation ou de contrôle, compte tenu du fait que ce sont les enfants mineurs qui

« commandent » dans le choix des programmes.

Les enseignants aussi se sont montrés critiques à l'égard de la télévision : toutefois ils se sont révélés être, dans l'ensemble, des consommateurs plus attentifs et plus compétents que les parents.

La relation adulte (spécialement parents)-mineur s'est focalisée autour de la question cruciale du choix des émissions à suivre, surtout en première partie de soirée. L'attitude la plus correcte est représentée par la « négociation » entre les choix des programmes préférés par les mineurs et celles des programmes préférés par les parents. Il en ressort toutefois, très clairement, un donné selon lequel adultes et mineurs partagent la même culture télévisuelle qui représente une « Koiné » commune (au sens de langage partagé par une même communauté) et crée un lien de cohésion.

Se concentrer, dans la dernière phase de l'enquête, sur

un échantillon beaucoup plus limité, a fonctionné de façon satisfaisante et a permis, en même temps, de tirer quelques conclusions significatives.

Violence des informations ou de la fiction ?

La distinction entre la violence dans la fiction et la représentation d'événements réellement advenus permet de constater qu'en général, la première *plaît* (même si souvent il s'agit d'un plaisir mélangé à la peur – *philobatism*), car elle se présente toujours sous une forme qui se sert d'artifices esthétiques. La fiction, en fait, viole et ne rentre pourtant pas parmi ces produits qui participent de « l'esthétisation » caractéristique de la culture des médias.

En partant de la supposition que dans la jouissance

Violence télévisuelle, violence réelle dans l'Italie du Sud

Agata Piromallo Gambardella

audiovisuelle, existent, de toute façon, des mécanismes d'imitation et que le « désir mimétique » s'oriente vers ce qui plaît en tant que « beau » et évocateur, on a fait l'hypothèse que l'éventuelle imitation des attitudes violentes par des mineurs concerne, surtout, l'influence de la fiction, « stylisée » à travers un traitement des données d'un point de vue ludico-esthétique, le geste spectacularisé (*acting-out*) plutôt que les scènes de violence ordinaire présentées par l'actualité dans leur réalité brutale : les mineurs imitent ou veulent imiter le héros des cartoons mais non le kamikaze des Twin Towers. L'imitation représenterait donc un risque réel, surtout en ce qui concerne la violence fictionnelle, car ici se déclenche le « désir mimétique » d'être autre que soi, de vivre des histoires émouvantes différentes de ses propres histoires. Il s'agirait toutefois d'un risque faible, car ce mécanisme mimétique, fondamentalement ancré dans l'imaginaire, semble s'exprimer surtout dans des comportements à mi-chemin entre le ludique et l'agressif.

On a observé que les mineurs qui vivent dans des milieux dégradés et violents semblent être plus touchés par la fiction violente que, par exemple, par les informations des JT, tandis qu'il arriverait le contraire pour ceux qui appartiennent à la classe bourgeoise. Cela pourrait dépendre du fait que les premiers ne sont pas excessivement touchés par la chronique d'événements violents, puisque, dans leur milieu socioculturel, la violence se présente souvent comme un événement « naturel » ; tandis que la violence de la fiction, plus imprévue et selon toute apparence moins contrôlable dans ses codes rhétorico-stylistiques, susciterait un trouble plus fort (ce qui par ailleurs n'exclut pas le plaisir). D'autre part, les mineurs bourgeois, non « immunisés » par la violence réelle, semblent réagir à cette dernière avec plus d'angoisse, alors qu'ils vivent, par rapport aux autres, avec un certain « détachement » la violence de la fiction.

On a observé toutefois, que dans les deux milieux sociaux s'est produit un procès de « double naturalisation » de la violence : la façon « naturelle » dont on vit la violence liée à la fiction finit par se répercuter sur la façon dont le mineur met en œuvre la violence réelle, qui, elle aussi donc, doit être vécue avec « naturel » c'est-

à-dire comme un élément appartenant, parmi d'autres, à son espace vital. On détermine ainsi une spirale de renforcement réciproque qui peut entraîner, de toute façon, une « banalisation » du phénomène de violence, qu'il paraisse lié à la fiction, ou qu'il se rapporte à la chronique quotidienne. Il est évident, d'après les focus que, dans les milieux les plus défavorisés, la représentation sociale de la violence est rapportée à la violence réelle, celle des rues, observée tous les jours ; le mineur ne trouve pas de protection contre cette violence, dans la figure adulte qui, souvent, constitue elle-même un modèle violent. À la différence de ce qui se passe dans les milieux les plus aisés, les mineurs semblent avoir une idée plutôt « télévisuelle » c'est-à-dire stéréotypée, de la violence. Dans les quartiers où habitent les jeunes plus favorisés, la violence « agie » des rues est moins répandue et lorsqu'elle se présente dans leur vie, elle y fait irruption tel un événement imprévu, incontrôlable, qui casse les schémas déjà construits. Il s'ensuit que les modèles culturels marqués par la violence, sont offerts aux mineurs des classes moins aisées surtout dans les rues, alors qu'ils sont offerts aux enfants bourgeois, par la télévision. Les mineurs des classes plus démunies, plus habitués à la violence réelle, semblent transférer le procès de naturalisation de la violence du *réel au fictionnel*. Les mineurs des classes plus privilégiées, par contre, moins habitués à la violence réelle, transfèrent le procès de naturalisation *du fictionnel*, dont ils contrôlent mieux les codes rhétorico-stylistiques, *au réel*. Sous cet angle, la consommation télévisuelle de scènes violentes exposerait les mineurs bourgeois à un risque plus grand, puisque le procès de naturalisation, qui va du fictionnel à la réalité, pourrait les induire à projeter sur cette dernière, la dimension ludique et désengagée avec laquelle ils expérimentent la fiction. « Immunisés » par une télévision violente, regardée avec un plus grand désenchantement par rapport aux mineurs prolétariens du même âge, les mineurs bourgeois pourraient être plus exposés à l'imitation de comportements agressifs, en partie libérés d'un sens de culpabilité déjà « consommé » dans le domaine de la fiction.

Si, dans la première partie de la recherche, on a mis en évidence la dimension du plaisir liée principalement à la

Agata Piromallo Gambardella

Violence télévisuelle, violence réelle
dans l'Italie du Sud

violence provenant de la fiction, dans la deuxième, à travers une méthodologie plus innovante, on est passé d'un niveau d'observation, à un autre niveau qui permet d'atteindre l'implication cognitive et affective des mineurs. En fait, le nouveau modèle de focus group expérimenté, a sollicité chez les participants, à travers le passage du niveau purement émotionnel au niveau symbolique, une plus forte conscience non seulement de ce qu'ils ont vu, mais aussi de ce qu'ils ont ressenti. L'équipe de recherche, donc, après avoir constaté au départ le « plaisir » lié à la jouissance de programmes violents – même si cela n'a pas toujours été clairement exprimé – s'est située ensuite dans la perspective d'une éventuelle « éthique de la consommation ».

Traduit de l'italien par Annalisa Spetrino

Notes :

¹ A. Piromallo Gambardella, I. Donsi, G. Minichiello, A. Petrillo, « *Violenza televisiva e minori* », dans *Quaderni Ikon*, n°41, 2000.

² Le *focus group* ou discussion de groupe est une méthodologie de recherche au cours de laquelle un modérateur invite les participants à exprimer librement leurs opinions sur un sujet particulier, sans donner aucune direction précise. Il peut cependant employer une grille de présentation de quelques suggestions thématiques pour donner une orientation au déroulement de la discussion.

³ Le choix de faire participer aux focus dans les écoles primaires, un nombre d'enfants inférieur à celui des adolescents impliqués dans les focus conduits dans les collèges, est né de la considération que, en bas âge, les dynamiques de groupe sont plus difficilement gérables avec un grand nombre de participants.

⁴ Technique de stimulation de discussion, M. Colombo, « *Il gruppo come strumento di ricerca sociale : dalla comunità ai focus group* », dans *Studi di sociologia*, XXV avril-juin 1997.

⁵ Les enfants ont respectivement 8-9 ans et 11-12 ans.

⁶ L'échantillonnage est de type non probabilistique ou à « choix raisonné ».

⁷ Cette méthodologie a été mise au point avec la collaboration de Serge Tisseron à l'occasion d'un Séminaire d'étude à Naples.

⁸ R. Girard, *Je vois Satan tomber comme la foudre*, Paris : Grasset & Fasquelle, 2000.